

CHAPITRE I

LA TERRE était grasse. Il avait beaucoup plu ce printemps-là ; des petites flaques entouraient le marbre des tombes. Elles reflétaient un ciel de plomb ; dans l'air flottait une odeur de fleurs pourries. J'empruntai l'allée goudronnée et ne cherchai pas longtemps ; le cimetière n'était pas bien grand. Rico reposait là depuis plusieurs mois. Il y avait sa photographie en noir et blanc dans un médaillon. Ses pommettes saillantes, ses yeux cernés, sa pomme d'Adam proéminente, son regard sombre, perçant, un peu fixe ; il me faisait penser à l'acteur Bernard Noël qui, dans les années soixante, interprétait Vidocq sur l'écran noir et blanc de la télévision.

Juste en dessous, une plaque avec une inscription : « À toi, Rico l'accordéoniste » ; puis une autre plaque, sans inscription celle-ci, mais illus-

trée d'un dessin naïf gravé dans le marbre. (Il présentait un pêcheur qui tenait une gaule.) Avec les années, Rico s'était donc mis à aimer la pêche ; cela me fit d'abord sourire, puis m'émut. Mon regard se posa sur sa photographie. Une bonne tête de fils d'ouvrier. J'entendis alors son accordéon égrener une mélodie lasse de fin de soirée.

La première fois que je le vis, c'était en classe de cinquième. Il venait d'un quartier lointain sur une bicyclette trop grande pour lui, rouillée et noirâtre, qui avait dû appartenir à son père ou à son grand-père. Nous évitions de stationner nos vélos demi-course Peugeot flambant neufs près de son engin antédiluvien. Peut-être avions-nous peur d'éteindre le sourire franc qui illuminait son visage. Cet automne-là, il portait un pull-over à grosses mailles, aux couleurs vives, tricoté à la main, sans finesse. Sa sœur le suivait sur une bicyclette un peu plus moderne. Il fumait déjà des gauloises dont il aspirait très profondément la fumée ; il la recrachait dans les brumes de novembre. Puis nous rentrions en cours où nous attendaient l'explication des ensembles vides et autres absconses mathématiques. Il sifflait souvent et chantonnait lors des récréations ; sa voix

était claire et rieuse comme celle d'un peintre italien. Il aimait la musique, apprenait le solfège ; l'hiver, les dimanches matin gris, nous jouions au football sur l'herbe grasse des terrains picards.

Quelques années plus tard, nous achetâmes des guitares électriques Elli Sound, copies des Gibson SG, et des batteries Pearl pour tenter de reprendre les mélodies mauves et enchevêtrées de *Simple Sister*, chanson émouvante de Procol Harum ; nous imitions aussi les Who et les Kinks. Nos quinze ans nous invitaient à croire que tout était permis ; nous n'avions peur de rien. Nos aînés avaient eu leur soixante-huit ; nous aurions notre soixante-dix. Les galets de nos solex tournaient trop vite mais jamais à vide ; comme les pneus de nos engins, nous étions gonflés à bloc, ivres de rock'n roll, de Porter, de vacances à Ault-Onival. Les toiles bleutées de nos tentes de camping étaient déchirées par *Jumpin' Jack Flash* et par les accords de silex de la guitare de Keith Richards. Nous méconnaissions Cohn-Bendit mais adorions Brian Jones. Rico venait d'apprendre à jouer *La Paloma* sur l'accordéon Crucianelli que lui avaient acheté ses parents. Il riait toujours, sifflotait, avec quelques années de retard, *Adieu jolie Candy*.

Et puis ce furent les groupes, les premiers concerts. Mon Elli Sound me fit honte ; je rêvais d'une vraie Gibson, une Lespaul comme celle de Jimmy Page ou de Kevin Ayers. Il me fallait de l'argent ; Rico avait abandonné sa bicyclette ancienne pour une mobylette bleu ciel.

– Je me la suis payée grâce aux bals, me dit-il un jour dans le train qui nous emmenait à Saint-Quentin où il apprenait l'électromécanique, dans un lycée technique. On recherche un guitariste. Ça t'intéresse ?

Je lui avais dit oui ; il m'avait tendu une gauloise. Nous avons fumé sur le quai, devant le buffet de la gare, un samedi midi. Nos vêtements sentaient l'huile de frites des cantines scolaires. Un pâle soleil réchauffait les vitres glacées de l'autorail. Une petite peur me nouait le ventre ; je finis par lui avouer :

– Je ne sais pas lire sur partition.

Il éclata de rire.

– Eux non plus ! Ils font semblant. Pour les accords, c'est très simple ; je t'apprendrai !

Et il m'apprit ; Rico avait de l'oreille et du cœur.

Je fis mon premier bal en mars 1972, à Mon-

tescourt-Lizerolles ; la salle des fêtes était bondée. Les danseurs s'étaient aspergés d'eau de toilette et de déodorant bon marché. L'orchestre s'appelait les Hans Eder ; j'avais branché le cordon de ma guitare sur l'amplificateur de l'organiste, Bernard, qui était également le chef de la formation. Son frère jumeau, Jean-Paul, tentait de donner le tempo derrière une batterie équipée de cymbales grésillantes qu'il martelait avec une énergie outrancière. Paul, un chanteur au visage rond et rose, expulsait dans un micro Bouyer les refrains de la variété en vogue. Parfois, au détour d'une chanson, Rico délaissait son accordéon pour le remplacer. Il chantait, une main appliquée sur le front ; il laissait ensuite courir ses doigts le long de sa coiffure d'aviateur comme le faisait Alain Barrière. Puis il retournait à son accordéon pour entamer un paso doble, une marche ou un tango.

Les autres le laissaient parfois seul, « avec son musette ». Je tentais de le soutenir en appuyant des accords métalliques sur ma guitare de fortune ; il me les soufflait en riant de bon cœur. La fumée de nos gauloises, qui se consumaient dans des cendriers en aluminium, nous piquait les yeux. Il faisait chaud dans la salle des fêtes de Montescourt-Lizerolles ; les autres musiciens

croquaient à pleines dents dans les sandwiches au saucisson sec que leur avaient apportés les membres du comité des fêtes, organisateurs de cette soirée.

Ils terminèrent leurs verres de vin rouge et remontèrent sur scène. Le musette s'était tu ; il fallait passer aux choses sérieuses. La variété française reprenait ses droits. Bernard faisait semblant de lire les partitions qu'il tournait au hasard ou quand Rico consentait à lui faire un signe.

Le chanteur poupin s'empourprait sur un slow d'Herbert Léonard ; les accords se succédaient trop rapidement. J'avais du mal à suivre et baissais tant le volume de mon amplificateur qu'on n'entendait plus ma guitare.

Rico me tendit une partition. C'était *Une rose pour Sandra*.

– Vas-y ! me dit-il. C'est tout simple et c'est joli.

Puis il se mit à chanter en tirant sur le soufflet de son accordéon.

*Une rose pour Sandra,
Pour sauver notre amour.
Cette rose est pour Sandra,
Car je l'aime toujours.*

Mais je n'entendais pas sa voix car il était trop

loin du micro ; je n'entendais que celle, puissante et douceuse, de Paul qui transpirait sous sa chemise de satin violet.

– Tu vois, ce n'est pas si difficile que ça ! me souffla Rico à la fin du morceau.

Après le bal, il ne me fit pas l'affront de déposer son magnifique accordéon près de ma fade guitare. Je repensais à la bicyclette rouillée ; il m'offrit une gauloise. En coulisses, Bernard me tendit, lui, un billet de cent francs et un autre de dix.

– Tu ne t'es pas mal débrouillé mais tu ne joues pas assez fort ! me dit-il.

Je n'étais pas mécontent, presque fier, galvanisé par ce compliment. Cet état de grâce fut de courte durée. Jean-Paul, le batteur jumeau, venait d'arriver, tout essoufflé. Il bégayait légèrement.

– Je lui aurais bien cassé ma cymbale charleston sur la tête.

– À qui ça ? l'interrogea son frère.

– Au type qui vient de me dire qu'on jouait comme des pieds !

– Tu n'avais qu'à lui dire de monter sur scène et d'essayer d'en faire autant !

– C'est ce que j'ai fait... Il m'a mis sous le nez une partition pour batterie... Des points, des

traits... je n'y comprenais rien. Il m'a dit qu'il était le directeur de l'école de musique d'un bled voisin. Spécialiste des percussions ! Pas de chance !

Les derniers danseurs repartaient vers la buvette ; Rico sifflotait *Une rose pour Sandra*. L'aube de mars se levait. Son souffle frais mordait l'air vicié de la salle des fêtes, près de la porte. « Bientôt, j'aurai une Gibson comme Jimmy Page », pensai-je, en replaçant ma guitare dans son étui. Et puis je pris conscience de mes lacunes. Des petits ronds, des lignes ; satanées partitions ! Dans la voiture, sur le chemin du retour, je brûlais d'envie de demander à Rico de me donner des cours de solfège. Mais je n'osais pas.

Les premières répétitions que je fis avec l'orchestre des Hans Eder se déroulaient dans un petit bourg de l'Aisne nommé Saint-Simon. Bernard venait me chercher le samedi, en début d'après-midi. Je montais à bord d'une Peugeot 404 vert clair ; Rico était assis devant, son éternelle gauloise au coin des lèvres. L'étui en cuir de son accordéon prenait de la place dans le coffre ; j'éprouvais quelque difficulté à y placer ma guitare.

Il y avait une queue de tigre accrochée sous le

rétroviseur. Bernard conduisait vite et imprudemment ; nous foncions vers Saint-Simon, empruntions des routes départementales cahotantes. Le soleil de début de printemps se reflétait dans les flaques qui remplissaient les nids-de-poule. Ma guitare Elli Sound, imitation d'une Gibson SG, était protégée par une housse écossaise que je n'aimais pas ; il fallait faire avec : je n'avais pas les moyens d'acquérir un étui « en dur ».

Rico sifflotait un vieux rock'n roll de Bill Haley pour me faire plaisir mais, bien vite, c'était vers les marches ou les paso doble qu'il revenait.

– Il a le musette en lui ! confiait Bernard, admiratif, en passant sur le pont du canal.

Et comme s'il venait de prononcer quelque parole d'une gravité suprême, il replongeait dans un silence compassé et fixait l'asphalte humide que bordaient étangs et marais.

À cet endroit, il n'était pas rare que nous écrasions une poule d'eau ou un hérisson. Une nuit, en rentrant d'un bal qui s'était éternisé, alors que je dormais contre l'étui de l'accordéon de Rico, je fus réveillé par un violent coup de frein. C'était l'été mais la nuit était fraîche ; dans l'air, de bonnes odeurs de foin coupé. L'aube se le-

vait. J'écarquillai les yeux et aperçus Bernard qui gesticulait dans les faisceaux blafards des phares de la 404. Il cherchait quelque chose dans le talus herbeux. D'un coup de reins, il se releva et s'agita tel un pantin joyeux. Il plaça les mains au niveau de ses tempes comme pour imiter les oreilles dressées d'un animal. Et hurla :

– Un lapin ! un lapin !

Il revint vers nous en courant ; le corps flasque et sanguinolent du garenne pendait au bout de son bras droit. Il jeta la bestiole dans le coffre ; en rentrant chez moi, je constatai que la bête s'était vidée sur l'étui écossais de ma guitare. Malgré plusieurs nettoyages, la tache resta longtemps ; en la contemplant, je repensais à Bernard, à ses oreilles de lapin dans les faisceaux des phares et à cette aube naissante qui sentait le foin coupé.

Par la suite, il n'était pas rare que Bernard nous invitât à jouer dans des hameaux perdus de la Picardie profonde, pour la simple raison que les plaines de l'endroit étaient réputées pour leurs colonies importantes de lapins.

Les cachets étaient dérisoires ; les remorques agricoles et boueuses des maires cultivateurs remplaçaient parfois les estrades des salles des fêtes. Alors, fébrile, Bernard se dépêchait de bâ-

cler la soirée dansante ; nous remontions dans la voiture et emprunions de tortueux itinéraires avec l'espoir d'éblouir un lapereau ou, mieux, un bouquet. Nous ne croisâmes jamais de lièvres ; en revanche, les lendemains de soirs de pleine lune, « quand les lapins vont au bal » comme l'écrit Daudet, nous mangions souvent du civet.

La maison de Bernard était une bicoque noirâtre, une manière de maison provisoire, dont les murs extérieurs étaient recouverts d'un revêtement de bitume. Son frère jumeau, Jean-Paul, nous attendait derrière sa batterie ; il tentait de suivre le tempo d'une bluette de variété française recrachée par l'unique haut-parleur d'un vieil électrophone.

– Dans trois bals, on s'achètera une chaîne stéréophonique, s'enthousiasmait-il en bloquant les rivets grésillants d'une des cymbales.

Jean-Paul ne parlait pas en jours, ni en semaines ou en mois, mais en bals. Il balisait son existence d'ouvrier d'usine : la chaîne de fabrication, les bals, la chaîne hi-fi ; ainsi allait sa vie. Il ne s'en plaignait pas. Bernard non plus ; ils travaillaient dans la même immense usine de cycles et de cyclomoteurs, à Saint-Quentin.

Je n'ai jamais bien su ce qu'il faisait dans la

vie, Paul, le chanteur au visage rond comme la lune et aux yeux de clown triste.

Aux répétitions, il arrivait toujours le premier.

Il sortait son micro d'une boîte de carton noir, lui témoignait une attention quasi malade, l'entourait d'une peau de chamois et de soins méticuleux.

– J'y tiens comme à la prune de mes yeux ! Il m'a coûté une fortune... C'est un Shure... Un micro Shure... (il prononçait « chure »), répétait-il, mystérieux.

Nous nous moquions de lui, de l'inquiétude qui le rongait dès que l'un de nous s'approchait du microphone adulé.

Parfois Rico le taquinait.

– Attention Paul ! Rattrape-le ! Et il faisait semblant de le laisser tomber.

Paul se fâchait, s'emparait du micro qu'il replaçait dans sa boîte noire.

– Je ferai sans ! J'ai assez de voix pour ça. Et vous, vous serez obligés de baisser vos engins ! Ça vous fera les pieds.

Paul entonnait un *Laisse-moi vivre ma vie* plaintif et lancinant. Bernard posait sur le haut de son orgue Farfisa les partitions de Claude François, de Mike Brant, de Frédéric François, d'Herbert Léonard, d'Alain Barrière et de quel-

ques autres. Bernard disait que nous faisons du « moderne ». Et tandis que j'égrenais sur ma guitare les accords aigres de *Laisse-moi t'aimer* ou de *Rien qu'une larme*, je rêvais aux envolées symphoniques de Van der Graaf Generator, aux mélodies de King Crimson, aux folies dadaïstes de Gong et aux inventions jazzy de Soft Machine ; les slows d'Alain Barrière ou de Mike Brant, leur musique « moderne », et les javas de Rico, bientôt, me conduiraient vers la guitare Gibson que je convoitais depuis des mois. Comme Jean-Paul, je me mis à compter en bals. Je balisais ma vie.

Ce soir-là nous jouions dans le Santerre, à Mesnil-Saint-Nicaise ou à Ercheu ; je ne sais plus bien. C'était au printemps 1972, au cours de l'un de mes premiers bals. La salle des fêtes sentait la moisissure, l'humidité ; l'estrade n'était pas très haute. Nous y avons installé notre matériel de fortune. Il y avait du monde, beaucoup de jeunes ; l'ambiance était chaude. Un peu trop peut-être.

Le premier incident se produisit vers minuit. Le héros de la soirée s'appelait Alain. Il avait un cœur tatoué sur l'avant-bras gauche ; de la main droite il soulevait un autre jeune gars assez frêle mais très nerveux.